

Pierre Gentelle, Yann Calbérac
10 mars 2004

Le Tango de la rue, 10 mars 2004

Traces d'eau : un géographe chez les archéologues

Il était ce soir question de l'eau et de ses traces, mais aussi des paysages qu'elle traverse, de la mémoire qu'en ont les hommes, et des voyages que font les archéologues pour la trouver. Ce soir encore, on a « fait de la géographie autrement »...

Dans son introduction, Emmanuelle Delahaye présente le parcours atypique de **Pierre Gentelle**, géographe, directeur de recherche émérite au CNRS. Ses travaux s'organisent dans deux directions qui l'entraînent aussi bien en Chine, qu'en Asie centrale et au Moyen Orient aux côtés d'archéologues. De la Chine, il fait une géographie régionale du présent : après sa thèse et de nombreuses publications, il a participé à l'aventure de la *Géographie Universelle* ; plus récemment, il a rédigé un numéro de la *Documentation photographique* sur la Chine. Ses rencontres avec les archéologues le conduisent sur des chemins moins fréquentés par les géographes : il remonte le temps et s'intéresse alors à l'irrigation dans les anciennes civilisations d'Asie centrale. C'est cette expérience qu'il raconte dans son dernier ouvrage : [*Traces d'eau, un géographe chez les archéologues*](#) (Belin, 2003).



Pierre Gentelle au Tango de la rue

Photo : Emmanuelle Delahaye

Pierre Gentelle n'est pas venu pour (trop) parler de son livre (dont il encourage vivement la lecture) : un café géo n'est pas un cours ! Son but est plutôt de retracer, ce soir, les raisons qui l'ont poussé à écrire ce livre d'enquêtes sur l'utilisation passée de l'eau. En qualité de géographe, il devient de plus en plus historien ; avec cet ouvrage, il veut laisser une trace de ses travaux auprès des géographes et pas seulement auprès des archéologues. L'événement déclencheur a été une conversation avec ses anciens complices de voyages en Jordanie en 1978 au cours de laquelle il apprend que les vestiges du site fouillé avaient totalement disparu. Il lui paraît alors indispensable d'exhumer ses carnets et de transmettre sa mémoire avant qu'elle ne s'efface.

Expliquer cette démarche originale implique un retour sur soi. Pierre Gentelle remonte le cours de sa propre histoire. Il a participé à treize chantiers de fouilles avec des archéologues depuis 1974. Certes, ce n'est pas beaucoup, mais le temps apprend la modestie (« Pasteur ne s'est-il pas intéressé à dix problèmes seulement ? »). Dans son livre, il n'en raconte que six, et encore au prix de nombreuses coupes ! Plus de 2000 pages auraient été nécessaires pour raconter toutes les fouilles ! C'est un bon exemple de la démarche qu'il a suivie toute sa vie. Alors que beaucoup l'incitaient à théoriser (« surtout Denise, Thérèse ou Roger » ; les géographes les reconnaîtront), Pierre Gentelle affirme que le plaisir est le moteur de la géographie. « Tout le reste est emmerdant ! » Il revendique l'arpentage du terrain, son refus des statistiques et l'étude des paysages. Singulièrement, il prend des distances avec les géographes de son temps.

Le but de sa quête géographique est de comprendre les paysages qui disent beaucoup plus qu'on ne le pense et qui constituent la base du réel visible, le seul que l'on peut se mettre sous la dent. Ce goût pour les paysages apparaît très tôt, alors qu'il est encore enfant au Maroc, à Rabat. Il retrace alors ses années d'études, la qualité de l'enseignement reçu (avant 1968) et son entrée à la Sorbonne pour étudier la géographie (« quand on est colonial et qu'on arrive à Paris, on débarque ! »). Il passe sa Licence et son Diplôme d'Etudes Supérieures (l'équivalent de l'actuelle maîtrise) puis retourne au Maroc entreprendre des recherches. Sur les conseils de Jean Dresch, il « arrête de faire le con » et accepte de préparer l'agrégation, à la seule condition qu'il pourrait ensuite partir en Chine y écrire la première thèse française de géographie. Il est reçu au concours mais refuse catégoriquement d'enseigner. Il obtient une dérogation et, à la faveur d'une bourse offerte par le gouvernement chinois (alors que la France ne reconnaît pas encore la République Populaire de Chine), part un an à l'Université de Pékin pour apprendre le chinois. Une fois sur place, la révolution culturelle le pousse à partir peu de temps après son arrivée.

A son retour en France, il entre au CNRS (1962). Pierre Birot lui propose alors de participer à une Recherche Coopérative sur Programme en géologie en Afghanistan. Sans terrain fixe, il part sans hésiter. C'est à ce moment qu'il découvre les difficultés de la recherche dans un pays étranger : l'étroite surveillance, l'impossibilité d'accéder aux cartes et aux sources... Il dérange d'autant plus qu'il s'efforce de rentrer en contact avec les populations locales. Mais en Afghanistan, il n'a pas trop de problème : en étudiant la géologie, c'est-à-dire le passé, il ne dérange personne. A nuancer toutefois : alors que l'archéologue creuse, le géographe se balade et cherche à expliquer le fonctionnement des villages et des villes... Et inmanquablement dérange les autorités.

Emmanuelle Delahaye s'interroge sur les méthodes du géographe parmi les archéologues : comment les rencontre-t-on ? Comment travaille-t-on avec eux ? De retour à Kaboul après ses recherches géologiques, il rencontre à l'Ambassade de France des archéologues qui viennent de découvrir dans le nord de l'Afghanistan une ville grecque (avec son théâtre, sa palestine et ses mosaïques de dauphins...) datant du troisième siècle avant JC. Les archéologues ne s'expliquent pas sa présence car elle est en plein désert. Il se rend sur le terrain et trouve la clé de l'énigme. Un élément de relief ne lui paraît pas naturel (un bourrelet de 8 mètres de haut sur 30 km de long) et il fait l'hypothèse qu'il s'agit de *traces d'eau*, c'est-à-dire des vestiges des canaux d'irrigation. Un coup de tracteur soviétique, une tranchée et la démonstration est faite : on retrouve plusieurs canaux fossilisés, parfaitement datables ! Cette découverte va conditionner la suite de sa carrière : douze autres équipes vont le solliciter pour reconstituer les chemins de l'eau des civilisations disparues.

Emmanuelle Delahaye s'interroge sur la relation entre l'actuel et l'ancien. Comment peut-on concilier les deux ? L' il du géographe peut-il à la fois regarder le passé et le présent ? Pierre Gentelle découvre l'archéologie par hasard, en Iran. A l'époque, Jean Tricart s'interroge sur les changements climatiques et défend la thèse d'une évolution régionale (et non pas générale) du climat. Pierre Gentelle part étudier cette question dans le désert iranien, autour de Bam. En interrogeant les populations locales, il cherche à savoir si le désert était jadis peuplé, preuve de la présence d'eau, ce qui alimenterait le débat sur les changements climatiques. Un autochtone lui raconte que jadis, au temps des Khafirs (c'est-à-dire au VIIIe siècle) le désert était habité et il lui montre sur le terrain les vestiges d'une ville qui a été ensuite datée à 2750 ans av. JC ! C'est sa première expérience d'archéologie, mais elle s'est faite avec le même il. On n'en change pas : il n'étudie pas ici le présent en soi, mais par curiosité. Parce l'espace et le temps présents fournissent des indices permettant d'appréhender le passé (tout comme l'histoire permet de comprendre l'espace contemporain).

Gérard Fabre veut savoir si Pierre Gentelle a aussi fait de l'archéologie en Chine. Pierre Gentelle a mené de front deux programmes de recherche au CNRS. L'un d'eux portait sur les transformations de la Chine, et à ce titre il a été le témoin de la création des communes populaires, de la décollectivisation, du grand bond, de la famine, de la révolution culturelle, de la visite de Nixon en Chine en 1972, de la mort de Mao puis de Chou En Lai... Le géographe se fait historien avec le temps ! Les Chinois étaient toutefois réticents de voir des Occidentaux faire des fouilles archéologiques par crainte des pillages. A force de persévérance, il obtient l'autorisation de faire des fouilles. Le but est alors d'étudier un mode de répartition de l'eau contraire à ce qui se passe ailleurs : ici, l'eau est d'abord distribuée à partir de l'aval, alors qu'à l'évidence l'eau ne remonte pas la pente topographique (c'est l'apanage du seul [Sourou maintenant cher à Jacques Bethemont](#) !). Il travaille là encore sur les traces de l'eau, ses sociétés et ses paysages.

Emmanuelle Delahaye lui demande précisément les raisons de sa spécialisation sur l'eau. C'est en s'intéressant aux déserts qu'il est venu à s'interroger sur l'eau et à expliquer sa présence. Comme le rappelle Jacques Bethemont présent ce soir, l'eau n'est intéressante que si elle manque ou est en excès !

Jacques Bethemont s'interroge sur la date du passage à l'agriculture irriguée : le passage se fait-il partout à la même date ou observe-t-on des temporalités différentes ? Pierre Gentelle ne possède pas de réponse à cette vaste question. L'irrigation est très ancienne : autour de la Caspienne on a découvert des traces remontant à 1200 av. JC. Cela pose des problèmes : comment les peuples riverains ont-ils eu l'idée de faire de l'irrigation ?

Quelle était la main d'œuvre disponible ? Quelle était la capacité d'encadrement des sociétés ? Selon Jacques Bethemont, le passage à l'irrigation est une réponse à une crise démographique ou climatique : la société n'est plus capable d'affronter le problème en l'état. Cela s'accompagne aussi d'une révolution de la pensée et d'une volonté de changement. Curieusement, ces sociétés très ingénieuses ont été fragiles et se sont effondrées tour à tour.

Romain Garcier s'interroge sur l'existence de réseaux d'irrigation aussi perfectionnés en Europe. Qu'en est-il de la diffusion des techniques ? Les réseaux européens n'ont pas été aussi développés, et ils sont surtout plus récents. La question de la diffusion des innovations est un vaste débat chez les archéologues. Pierre Gentelle se situerait plutôt dans le camp des diffusionnistes, car il s'explique mal que l'on pourrait faire la même découverte en deux endroits différents. Dans ces conditions, comment expliquer que le modèle chinois ne se soit pas diffusé, comme s'interroge Jacques Bethemont ? Pierre Gentelle ne se l'explique pas vraiment.

En guise de conclusion, Emmanuelle Delahaye revient sur l'anecdote du thermomètre dévoré par une chèvre : ne s'agit-il pas d'une parabole de la recherche sur le terrain en géographie ? C'était en Iran, en décembre. A la faveur d'enquête, Pierre Gentelle débarque dans un village où tout le monde est étonné de sa présence. Il sympathise avec les habitants et, sans aucune méfiance, suspend son thermomètre à l'extérieur de sa cahute pour faire ses relevés météorologiques. A son réveil, le thermomètre n'est plus là : le conseil du village se réunit et conclut diplomatiquement que c'est une chèvre qui l'a mangé ! Leçon à méditer pour quiconque veut faire du terrain...

A lire :

- Gentelle, Pierre, [*Traces d'eau, un géographe chez les archéologues*](#), Paris, Belin, 2003
- Gentelle, Pierre & Pelletier, Philippe, *Chine, Japon, Corée*, « Géographie universelle », Paris, Belin, 1994
- Pierre Gentelle a publié sur le site des cafés géo une tribune libre : [Faire de la géographie autrement](#)

Compte-rendu : Yann Calbérac

Photo : Emmanuelle Delahaye